IV

RELIGION ET POLITIQUE AUTOUR DES *ANTIQUITÉS DIVINES* DE VARRON

PAR YVES LEHMANN
Assistant à l'Université de Strasbourg II
22, rue Descartes, 67084 Strasbourg, Cedex

SOMMAIRE. — *Tout indique que* **Varron** *a composé ses* **Antiquités divines** *pour réagir contre la dégradation du patrimoine religieux romain. De fait le Réatin entendait offrir à ses lecteurs un catalogue raisonné des* **cultes**, *des* **rites** *et des* **dieux** *de son pays. Bien plus : s'il est vrai que l'œuvre — dédiée au Grand Pontife* **Jules César** *— a paru au lendemain de Pharsale, on en induira que Varron a espéré s'appuyer sur le vainqueur de Pompée pour traduire dans la réalité la* **restauration religieuse** *qu'il avait prônée.*

EPITOME. — *Constat M. Terentium Varronem ea mente* Antiquitates rerum diuinarum *scripsisse ut labenti ac prope cadenti patriae religioni mederetur. Quibus in libris Reatinus ille quae pertinent ad sacra publica et priuata colligere conatus est. Quin etiam : si probari potest Varronem hoc opus — Pontifici Maximo C. Iulio Caesari dedicatum — post Pharsaliam pugnam edidisse, concedendum est eum in Romano dictatore niti uoluisse ut deorum cultum emendaret.*

Depuis cent cinquante ans qu'il y a des spécialistes avertis de la religion de Varron et qui ont disséqué les *Antiquitates rerum diuinarum*, tous se sont plu à saluer le sérieux de l'auteur, mettant en évidence la qualité du travail de classification et de systématisation théologiques ainsi réalisé. Mais en même temps ces critiques n'ont pas manqué de se demander pour qui au juste écrivait le Réatin. Pour d'autres lettrés, pour la postérité, pour l'histoire? A moins qu'il n'ait escompté agir durablement sur l'évolution spirituelle de ses contemporains et l'infléchir dans un certain sens. Le premier en date à s'être penché sur cette question épineuse de la finalité du grand œuvre varronien est L. H. KRAHNER[1]. D'après lui la rédaction des *Antiquités divines* répond clairement au souhait pressant du Réatin de revivifier de l'intérieur, par un retour à leurs fondements doctrinaux, les pratiques religieuses tombées en désuétude. Et de rappeler à ce sujet que les progrès du rationalisme critique dans les milieux cultivés — qui favorisait, selon le cas, soit l'incrédulité, soit l'appel aux spiritualités étran-

1. Dans une dissertation parue à Halle en 1834 et intitulée *Commentationis De M. Terenti Varronis Antiquitatum rerum humanarum et diuinarum libris XLI specimen.*

gères, orientales notamment —, mais aussi le succès des formes les plus aberrantes de superstitions et de magies avaient consacré la ruine des vieux rites nationaux. Dévaluation générale des sacerdoces, abandon des sodalités les plus archaïques, oubli pur et simple de certaines divinités, accaparement de certaines autres par des chefs politiques dénués de scrupules — voilà résumé en quelques traits l'état de la religion romaine à la fin de la République. Or, de ce diagnostic sévère et sans complaisance on trouve des traces chez Varron lui-même — à preuve son aporie quant à la signification d'une prêtrise comme le flaminat de Falacer[2] ou d'un nom divin — exemple : Furrina[3] ainsi que ses inconséquences théologiques relatives au patronage légitime de la fête des *Vinalia*[4]. C'est donc bien dans un esprit de réaction contre la détérioration du patrimoine religieux romain que Varron composa ses *Antiquités divines*. Du reste il ne s'en est pas caché, puisqu'il exprime ouvertement dans le préambule du livre I son dessein pieux et moralisateur :

> *ad eum finem illa scribere ac perscrutari, ut potius deos magis colere quam despicere uulgus uelit*[5].

Dans le bel éloge qu'il décerne à l'érudit sabin, Cicéron confirme par ailleurs les intentions édifiantes que celui-ci avait poursuivies :

> *nam in nostra urbe peregrinantes errantesque tamquam hospites tui libri quasi domum deduxerunt, ut possemus aliquando qui et ubi essemus agnoscere, tu aetatem patriae, tu descriptiones temporum, tu sacrorum iura, tu sacerdotum, tu domesticam, tu bellicam disciplinam, tu sedum, regionum, loco-*

2. Varron, *L. L.*, V, 84 : *(sc. flaminum) singuli cognomina habent ab eo deo cui sacra faciunt; sed partim sunt aperta, partim obscura (...). Sic flamen Falacer a diuo patre Falacre* = « pris individuellement, les flamines portent un qualificatif qui rappelle le dieu dont ils célèbrent le culte, mais certains noms sont clairs, d'autres sont obscurs (...). De même le nom du *flamen Falacer* (prêtre de Falacer) vient du divin *Falacer Pater* » (trad. J. Collart). Varron renvoie une nouvelle fois à cette fonction sacerdotale en *L. L.*, VII, 45. Il est le seul à l'avoir évoquée. On ne sait donc rien de plus à son propos.

3. Varron, *L. L.*, VI, 19 : *Furrinalia a Furrina, quod ei deae feriae publicae dies is; cuius deae honos apud antiquos, nam ei sacra instituta annua et flamen attributus; nunc uix nomen notum paucis* = « Les *Furrinalia* viennent de *Furrina*, parce que ce jour est la fête publique en l'honneur de cette déesse ; cette déesse était en honneur auprès des Anciens, car on lui avait institué des cérémonies annuelles et affectué un flamine ; maintenant c'est à peine si son nom est connu de quelques-uns » (trad. P. Flobert). Dans une note afférente à cet extrait, le traducteur signale que *Furrina* est une divinité déchue qui possédait un *lucus* (où C. Gracchus fut tué : cf. Plutarque, *C. Gracch.*, 17, 3) et que son flamine est mentionné ailleurs en V, 84 et VII, 45 parmi ceux dont le nom est obscur. S'appuyant sur les découvertes de G. Dumézil (*Fêtes romaines d'été et d'automne*, Paris, 1975, p. 32-37), il tient *Furrina* pour la déesse des eaux souterraines, qui préside à leur captation par puits.

4. Présenté tour à tour comme jovien (*L. L.*, VI, 16) et comme vénusien (*ibid.*, 20 ; *R. R.*, I, 1, 6). Sur les raisons de ce flottement, cf. R. Schilling, *La religion romaine de Vénus depuis les origines jusqu'au temps d'Auguste*, 2e éd., Paris, 1982, p. 108 et p. 151-152.

5. Varron, *R. D.*, I, frg. 12, éd. B. Cardauns = Augustin, *C. D.*, IV, 31 : « le but qu'il se propose dans ses écrits et dans ses recherches, c'est d'incliner le peuple à honorer les dieux, et non pas à la mépriser » (trad. P. de Labriolle).

rum, tu omnium humanarumque rerum nomina, genera, officia, causas aperuisti[6].

La contribution de R. AGAHD[7] à l'éclaircissement du propos créateur des *Antiquitates rerum diuinarum* réside pour l'essentiel dans la restitution de l'exposé varronien des motifs tel que l'a reproduit saint Augustin au IIIe livre de la *Cité de Dieu* : « Que penser dès lors de cet « immense service » que Varron se targue de rendre à ses concitoyens, en ne se contentant pas d'énumérer les dieux que les Romains doivent honorer, mais en indiquant aussi la fonction propre de chacun d'eux. Il ne sert à rien, observe-t-il, de connaître tel médecin de nom et de vue, si l'on ignore qu'il est médecin. Pareillement il ne sert à rien de savoir qu'Esculape est un dieu, si l'on ne sait pas qu'il secourt en cas de maladie et pourquoi c'est lui qu'on doit implorer. Il emploie aussi une autre comparaison pour préciser sa pensée : « Il est impossible de vivre bien, et même de vivre, d'une façon générale, si l'on ignore qui est forgeron, qui est boulanger, qui est couvreur, et à qui l'on peut demander ce qui est nécessaire à nos besoins ; qui l'on peut prendre comme aide, comme guide, comme maître. » Pareillement, assure-t-il, il n'est pas douteux que de connaître les dieux ne soit utile si l'on sait dans quel cas chaque dieu a force, compétence et pouvoir. « Ainsi, continue Varron, nous pourrons savoir quel dieu nous devons appeler et invoquer, et à quelle fin ; et nous n'irons pas faire comme les mimes, qui demandent de l'eau à Liber et du vin aux Lymphes[8]. »

6. Cicéron, *Acad. Post.* I, 9 : « alors que nous errions dans notre propre ville comme des étrangers, des visiteurs de passage, ce sont tes livres qui nous ont pour ainsi dire ramenés chez nous ; c'est grâce à eux que nous avons appris qui nous étions et où nous habitions. C'est toi qui nous as fait connaître l'âge de notre patrie, les phases successives de son développement, les aspects juridiques des cérémonies sacrées et des sacerdoces, toi qui nous as enseigné les règles de la vie civile et militaire, toi qui, des territoires, des régions, des lieux, de toutes les choses divines et humaines, nous as révélé les noms, les espèces, les fonctions, les origines ». On remarquera que l'Arpinate n'établit aucune coupure entre les sections divine et humaine des *Antiquitates*, comme si elles constituaient les deux volets indissociables d'un même traité.

7. A qui l'on doit la première édition moderne d'envergure des *Antiquités divines* : *M. Terentii Varronis Antiquitatum rerum diuinarum libri I, XIV, XV, XVI*, dans *Fleck. Jbb. Suppl.* XXIV, Leipzig, 1898 (réimpr. New York, 1975), p. 137-220.

8. Augustin, *C. D.*, IV, 22 (trad. P. DE LABRIOLLE) = Varron, *R. D.*, I, frg. 5, éd. R. AGAHD : *Quid est ergo, quod pro ingenti beneficio Varro iactat praestare se ciuibus suis, quia non solum commemorat deos, quos coli oporteat a Romanis, uerum etiam dicit quid ad quemque pertineat? Quoniam nihil prodest, inquit, hominis alicuius medici nomen formamque nosse, et quod sit medicus ignorare : ita dicit nihil prodesse scire deum esse Aesculapium, si nescias eum ualetudini opitulari atque ita ignores cur ei debeas supplicare. Hoc etiam alia similitudine adfirmat dicens, non modo bene uiuere, sed uiuere omnino neminem posse, si ignoret quisnam sit faber, quis pistor, quis tector, a quo quid utensile petere possit, quem adiutorem adsumere, quem ducem, quem doctorem ; eo modo nulli dubium esse asserens ita esse utilem cognitionem deorum, si sciatur quam quisque deus uim et facultatem ac potestatem cuiusque rei habeat. Ex eo enim poterimus, inquit, scire quem cuiusque causa deum aduocare atque inuocare debeamus, ne faciamus, ut mimi solent, et optemus a Libero aquam, a Lymphis uinum.* Du point de vue d'Augustin le recours à la citation varronienne trahit une arrière-pensée polémique. Aux païens de son temps qui affectaient de déplorer la disparition des antiques traditions religieuses et qui rendaient le Christianisme responsable des malheurs présents l'évêque d'Hippone entendait objecter que leurs dieux — dont le Réatin s'était précisément attaché à vanter, dans ses *Res diuinae*, les efficacités — avaient été incapables en définitive d'assurer la protection de Rome.

Cette déclaration de principes permet en conséquence au Réatin d'affirmer avec netteté le sens de la mission qu'il s'était fixée dans les *Antiquités divines* — offrir à ses lecteurs le répertoire le plus fiable et le plus consciencieux des anciens cultes romains, de leur liturgie, des diverses interprétations qu'il convenait d'en donner.

Dans l'examen du projet réformateur visé par les *Antiquités divines*, la détermination de la date de publication de l'ouvrage constitue un critère dirimant. De fait les Varroniens unanimes[9] s'accordent pour la situer au lendemain de Pharsale et pour relever une étonnante convergence entre le programme religieux de César des années 48-44 avant J.-C.[10] et les conceptions théologiques qui imprègnent les *Res diuinae*. En particulier G. Wissowa[11] considérait la valorisation — au livre XV, sur fond de légende troyenne — de la figure héroïque d'Énée[12] ainsi que des dieux Pénates[13] comme un hommage indirect rendu à la *gens Iulia* et à son plus illustre représentant, C. Iulius Caesar. De même R. Reitzenstein[14] a cru deviner une allusion à peine voilée à l'homme d'État romain dans cette assertion du Réatin concernant l'utilité politique et sociale de la foi des grands dirigeants en leur ascendance divine :

> *utile esse ciuitatibus..., ut se uiri fortes, etiamsi falsum sit, diis genitos esse credant, ut eo modo animus humanus uelut diuinae stirpis fiduciam gerens res magnas adgrediendas praesumat audacius, agat uehementius et ob hoc impleat ipsa securitate felicius*[15].

9. De C. H. J. Francken (*Fragmenta M. Ter. Varronis quae inueniuntur in libris S. Augustini de ciuitate Dei*, Diss. Leyden, 1836) à B. Cardauns (*Varro und die römische Religion. Zur Theologie, Wirkungsgeschichte und Leistung der « Antiquitates Rerum Diuinarum »*, dans *A. N. R. W.*, II, 16-1, Berlin-New York, 1978, p. 86-87). Une seule exception toutefois : G. Boissier, *Étude sur la vie et les ouvrages de M. T. Varron*, 2e éd., Paris, 1875, p. 44-47, qui se prononce pour une parution des *R. D.* sensiblement antérieure à la bataille de Pharsale.

10. Dont J. Carcopino, *Jules César*, 5e édition (revue et augmentée avec la collaboration de P. Grimal), Paris, 1968, p. 556-557, a recensé les principaux aspects. Ainsi le futur dictateur romain eut soin d'abord de se ménager, avec des résonances romuléennes, la puissance mystique de l'augurat, qu'il joignit en 47 au grand pontificat détenu depuis 63. Puis il prit deux initiatives religieuses spectaculaires — inauguration, le 25 juillet 46, sur le *Forum Iulium*, d'un sanctuaire de Vénus et mise en place, la même année, d'une réforme du calendrier. En outre il prévoyait de construire un temple à Mars, le plus vaste qui fût au monde, en comblant et nivelant le lac où il avait donné des naumachies. Enfin il encouragea tout ce qui pouvait contribuer à sa propre divinisation : car, comme le rapporte Suétone (*Caes.*, 76, 1), « il eut un siège d'or au Sénat et sur son tribunal, un char et une civière dans la procession du cirque, des temples, des autels, des statues près de celles des dieux, un lit de parade, un flamine, des Luperques et un mois — juillet — nommé d'après lui ».

11. Cf. G. Wissowa, *Gesammelte Abhandlungen zur römischen Religions- und Stadtgeschichte*, Munich, 1904, p. 112.

12. Dans un passage conservé par Tertullien, *Ad nat.*, II, 9, 12 (= *R. D.*, XV, frg. 12, éd. R. Agahd). De l'admiration témoignée à la surhumanité du fils de Vénus et d'Anchise rend compte également la ménippée *Age modo* : au fragment 16 (éd. F. Della Corte) il est célébré comme la personnification du labeur acharné et de la force d'âme indispensables à l'acquisition de la vertu.

13. Référence à une exégèse rationaliste de ces divinités troyennes transmise par Servius, *Ad Aen.*, II, 296 (= *R. D.*, XV, frg. 3 a, éd. R. Agahd).

14. Cf. R. Reitzenstein, *Zwei religionsgeschichtliche Fragen*, Strasbourg, 1901, p. 99.

15. Varron, *R. D.*, I, frg. 20, éd. B. Cardauns = Augustin, *C. D.*, III, 4 « il est utile aux

On sait en effet que César avait développé toute une mystique de ses origines vénusiennes. C'est ainsi que dès 68, dans l'éloge funèbre qu'il prononça de sa tante Julia, veuve de Marius, il avait posé sans ambiguïté ses prétentions généalogiques : « du côté de sa mère, ma tante Julia descend des rois, du côté de son père, elle est apparentée aux dieux immortels »[16]. Dans les heures qui précédèrent le combat de Pharsale, c'est encore vers son aïeule Vénus — invoquée sous l'épithète de *Victrix* — que l'Énéade se tourna, en faisant vœu de lui élever à Rome, après la victoire, un temple fastueux[17].

Dans ces conditions, c'est sur la base d'une complémentarité exemplaire de l'action et de la réflexion que s'effectuerait la rencontre historique du thème mobilisateur par excellence de la propagande césarienne avec telle direction de recherches imprimée aux *Antiquités divines*. Bien plus : tout suggérerait — et notamment la dédicace de l'œuvre « au grand pontife César »[18] — que Varron a mis spontanément son idéologie religieuse au service des revendications régaliennes et dynastiques de l'*imperator* romain. Affinant cette analyse, P. Wendland[19] tente d'établir un parallèle entre le monarchisme de droit divin auquel adhérait Jules César et le monothéisme d'inspiration philosophique sécrété par la pensée du Réatin. A l'appui de sa conjecture il mentionne un fragment des *RD* qui magnifie l'unicité fondamentale du Jupiter cosmique :

> *omnes dii deaeque sit unus Iuppiter siue sint, ut quidam uolunt, omnia ista partes eius siue uirtutes eius, sicut eis uidetur, quibus eum placet esse mundi animum*[20]

États que les grands hommes se croient fils de dieux, même si c'est faux ; de cette façon, le cœur de l'homme, aidé par sa confiance en une divine origine, se porte d'un élan plus hardi vers les grandes entreprises, agit avec plus de vigueur, et obtient grâce à cette sécurité même plus de succès » (trad. P. de Labriolle). Cette théorie de la réversibilité des mérites propres aux bienfaiteurs divins de la patrie a été défendue également par Cicéron, *Rep.*, VI, 13.

16. Cf. Suétone, *Caes.*, 6, 2. La suite de l'oraison est encore plus explicite : « C'est en effet d'Ancus Marcius que sont sortis les Marcius Rex, et tel fut le nom de sa mère ; c'est de Vénus que descendent les Jules, et nous sommes une branche de cette famille. Elle unit donc au caractère sacré des rois, qui sont les maîtres des hommes, la sainteté des dieux de qui relèvent même les rois » (trad. H. Ailloud).

17. Qu'il consacra deux ans plus tard à Vénus... *Genetrix*. Le changement de vocable est significatif : il traduit le souci de vénérer à travers cette déesse avant tout la mère des Césars et des Romains.

18. Doublement attestée — par Lactance, *Inst.*, I, 6, 7 : *M. Varro, quo nemo umquam doctior ne apud Graecos quidem uixit, in libris rerum diuinarum, quos ad C. Caesarem pontificem maximum scripsit* (...) = « Varron, l'homme le plus savant parmi les Romains et même parmi les Grecs, dans ses *Antiquités divines* qu'il a dédiées au grand pontife César (...) » et par Augustin, *C. D.*, VII, 35 : *istos Varronis ad Caesarem pontificem scriptos atque editos libros* (...) = « ces livres de Varron, publiquement dédiés au grand pontife César (...) » (trad. J. Perret).

19. Cf. P. Wendland, *Die hellenistisch-römische Kultur in ihren Beziehungen zu Judentum und Christentum*, Tübingen, 1907, p. 85-87.

20. Cf. Varron, *R. D.*, I, frg. 15 b, éd. R. Agahd = Augustin, *C. D.*, IV, 11 : « que Jupiter soit donc à lui seul tous les dieux, toutes les déesses, lesquels seraient, au gré de certains, des parties du dieu ; ou, comme d'autres l'admettent, des forces de Jupiter : c'est la solution préférée de ceux qui veulent voir en lui l'âme du monde » (trad. P. de Labriolle). K. Latte, *Römische*

et qui justifierait métaphoriquement l'annexion par C. Caesar — réplique terrestre du roi de l'Olympe — de la totalité des pouvoirs civils et religieux de l'*Vrbs*.

La spéciosité de ce raisonnement par trop analogique ne laisse pas de surprendre. En effet aucun indice n'atteste formellement que Varron ait songé à César plutôt qu'à tel autre gouvernant de la tradition mythique ou historique. Peut-être avait-il en vue Romulus, maintes fois évoqué dans les *Antiquitates* [21] à cause de l'aura divine dont celui-ci entourait chacun de ses actes officiels. A moins que ne se soit imposé à son esprit le souvenir d'Alexandre, chez qui l'idéal de conquête ressortissait directement au désir de renouveler les exploits de ses grands ancêtres Achille et Héraclès, ou encore l'image de Scipion l'Africain tirant son prestige personnel d'une fable qu'il s'efforçait d'accréditer sur sa naissance miraculeuse des œuvres de Jupiter même. En tout état de cause, le Réatin entendait légitimer auprès de ses contemporains les ambitions surhumaines des citoyens d'élite — préparant ainsi les consciences à accepter le principe d'une apothéose des chefs d'État.

Dès lors, rien ne prouve qu'il ait existé une corrélation, voire une interaction entre les aspirations de César à la royauté et les tendances monothéistes de la religion de Varron. On retiendra plus volontiers l'hypothèse d'une simple concomitance entre les rêves absolutistes du descendant de Vénus et les spéculations du philosophe sabin sur le Dieu unique. Car c'est un fait reconnu désormais que la théologie du Réatin découle en droite ligne de l'enseignement d'Antiochus d'Ascalon — scolarque de l'Académie qui s'était réfugié à Rome en 88 avant J.-C., après avoir quitté l'Attique au moment de la guerre de Mithridate [22]. Or la plupart des disciples latins du maître — issus, comme Varron, de vieilles familles conservatrices d'Italie — ont manifesté un loyalisme politique sans faille envers le régime républicain établi [23]. Comment admettre, dans cette perspective, que Varron — qui avait rejoint Antiochus à Athènes où il suivit ses cours de 84 à 82 avant J.-C. — se soit converti aux idées monarchiques? Ainsi donc l'assomption d'une collaboration concertée de l'érudit de Réate à l'avènement du théocratisme césarien ne résiste pas à une lecture attentive des textes. Il demeure pourtant que des liens d'estime unis-

Religionsgeschichte, Munich, 1960, p. 292, n. 2, tient ce jugement sur la nature à la fois singulière et plurielle du Jupiter Dieu de l'univers pour un produit de la théologie stoïcienne.

21. Ainsi en *R. D.*, I, frg. 35, éd. B. Cardauns pour avoir assigné aux Romains comme dieux Janus, Jupiter (vraisemblablement Feretrius ou Stator), Mars (son père, bénéficiaire des Ecurria), Picus, Faunus, Tiberinus — trois souverains divinisés — et Hercule.

22. Cf. A. Michel, *La philosophie en Grèce et à Rome de — 130 à 250*, in *Histoire de la philosophie (Encyclopédie de la Pléiade)*, t. I, Paris, 1969 (*La philosophie sous la République romaine-L'Académie : Philon-Antiochus*, p. 794-801).

23. Cf. Id., *ibid.*, p. 796.

saient l'auteur des *Antiquités divines* au dédicataire du traité. C'est du moins le sentiment qui se dégage de l'étude d'un curieux fragment du premier livre où Varron semble porter au crédit du vainqueur de Pharsale son propre renouement avec ses activités de théologien et de philosophe :

> *Vacunam... Victoriam..., quod ea maxime gaudent, qui sapientiae uacent*[24].

De fait la gratitude du penseur réatin à l'égard du glorieux pacificateur de la Ville s'exprime allégoriquement à travers l'assimilation de la vieille divinité sabine Vacuna[25] — présentée, par le biais du calembour *Vacuna/(sapientiae) uacare*, comme la garante d'une « vacuité disponible pour l'acquisition de la sagesse »[26] — à Victoria, la déesse chargée de donner à la guerre une fin heureuse.

L'hommage à César des *Antiquitates rerum diuinarum* quelques mois après les événements de Thessalie revêtirait alors une signification très précise : c'est le coup d'arrêt porté par le général victorieux aux luttes fratricides dans lesquelles s'épuisaient les Romains qui aurait permis à Varron de retourner à ses travaux scientifiques et littéraires — interrompus en 50, lorsqu'il accepta de Pompée le gouvernement de l'Espagne ultérieure. Du reste les années post-pharsaliennes furent pour le Réatin d'une prodigieuse fécondité intellectuelle. C'est l'époque où, retiré définitivement de la scène politique, il dirige et organise — à la demande de ses nouveaux protecteurs, César d'abord, puis Octave — les bibliothèques publiques de Rome[27]. Dans ce cadre propice aux compilations grammaticales ou sémantiques les plus poussées comme aux constructions philosophiques les plus hardies il ressentit la nécessité intérieure d'éditer de véritables sommes qui

24. Varron, *R. D.*, I, frg. 1, éd. B. Cardauns = Pseudo-Acron, in Hor., *Epist.*, I, 10, 49 : « *Vacuna... Victoria...*, parce que se plaisent surtout à l'honorer ceux qui consacrent leur temps à la philosophie ».

25. Un vers d'Horace (*Epist.*, I, 10, 49), les gloses mises à ce passage par deux scoliastes du poète, Porphyrion et le pseudo-Acron, ainsi que des inscriptions trouvées à Poggio Fidoni (*C. I. L.*, IX, 4751 et *C. I. L.*, IX, 4752) indiquent que Vacuna était spécialement honorée en Sabine. Quant à la fonction réservée à cette déité dans la liturgie, G. Dumézil (*Vacuna*, in *Studia Geo Widengren oblata*, t. I, Leyde, 1972, p. 309) la dépeint en ces termes : « lorsqu'un membre (important?) de la famille est durablement absent, dans les périls que comporte une entreprise difficile ou lointaine, ou lorsqu'il risque d'être emporté par une maladie, sa place dans la maison, sa famille même, sont provisoirement et peuvent devenir définitivement *uacuae* et le foyer de la maison est, religieusement parlant, *Vacunalis*, c'est-à-dire confié à une entité *Vacuna* ; non point « déesse de l'absence », abstraite, ce qui n'aurait pas grand sens, mais déesse active, qui veille à ce que cette absence se termine bien, à ce que la famille traverse sans dommage l'épreuve qu'est la privation de son membre et ne devienne pas *familia funesta* ».

26. Selon la formule technique et rigoureusement adéquate de J.-M. André (*Autour de Vacuna : étiologie religieuse et philosophie*, in *Hommages à Robert Schilling*, Paris, 1983, p. 34-35).

27. Cf. Suétone, *Caes.*, 44, 2. Fasciné par le rayonnement civilisateur de la Bibliothèque d'Alexandrie qu'il avait visitée lors de son séjour égyptien de 48-47 avant J.-C., César « tenait pour indispensable de fournir aux Romains la nourriture de l'esprit, les livres qui les instruiraient, dans un décor peuplé de chefs-d'œuvre comme un musée, où, avant même d'avoir commencé à lire, ils se seraient déjà éduqués par la contemplation de la beauté » (J. Carcopino, *op. cit.*, p. 532).

condenseraient la substance des livres dont il avait la garde. De là sont nés successivement le *De lingua Latina*, premier jalon tangible d'une science philologique spécifiquement nationale[28], les *Imagines* ou *Hebdomades*, vaste galerie de sept cents portraits des hommes illustres de tous les temps[29], le *De uita populi Romani*, essai d'approche diachronique de la civilisation de l'*Vrbs*[30], et surtout les *Disciplinarum libri IX* qui proposaient une encyclopédie des arts libéraux embrassant et ordonnant, dans une doctrine très articulée, l'ensemble des connaissances humaines[31].

Mais le renvoi à l'autorité morale de Jules César ne saurait se réduire à un simple témoignage de reconnaissance pour un *otium* retrouvé. Car Varron a su élargir le champ de ses préoccupations individuelles et se hisser jusqu'au niveau de l'intérêt collectif de la cité. Aussi n'est-il pas interdit de penser qu'en destinant expressément ses seize livres d'*Antiquités divines* au « grand pontife César » il a nourri l'espoir que celui-ci entreprendrait dans les meilleurs délais la restructuration politique et religieuse de l'État romain. A la vérité, c'est tout le problème du ralliement de Varron à César au lendemain de Pharsale qui se trouve ainsi posé : opportunisme de mauvais aloi ou acquiescement sincère aux valeurs incarnées par le triomphateur de Pompée? Il convient à ce sujet de replacer l'initiative du Réatin dans son véritable contexte — celui d'un appel lancé par César aux hommes de savoir de son siècle, fussent-ils ses adversaires[32], pour les inviter à coopérer avec lui au redressement spirituel et éthique de Rome. Quelques-uns déclinèrent cette offre, comme P. Nigidius Figulus dont l'intransigeance s'appuyait sur de puissantes convictions pythagoriciennes et qui mourut en 45 avant J.-C. sans avoir été amnistié. D'autres au contraire ne ménagèrent pas leur soutien franc et inconditionnel — tel le juriste Granius Flaccus qui dédia lui aussi à César un ouvrage de théologie, le *De indigitamentis*[33]. Dans un pareil climat l'allégeance de Marcus Terentius Varron n'a rien d'extraordinaire et

28. Commencé en 47, il était en voie d'achèvement à l'automne 45 : cf. J. Collart, *Varron, De lingua Latina, livre V*, Paris, 1954, p. x.

29. Composées entre 44 et 39 avant J.-C. : cf. H. Dahlmann, *s. u. M. Terentius Varro, R. E. Suppl.*, VI, 1935, col. 1185.

30. Généralement daté de l'année 43 avant J.-C. — en dépit de F. Della Corte, *Varrone, il terzo gran lume romano*, 2e éd., Florence, 1970, p. 154, qui opte pour une fourchette assez large : 56-44.

31. Sur le contenu et la portée de ce *magnum opus* publié entre 33 et 31, lire l'admirable thèse d'Ilsetraut Hadot, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique*, Paris, 1984 — en particulier le chapitre IV/3, p. 156-190 (« La question varronienne »). Le zèle inventif ainsi déployé par Varron amena Octave à faire élever une statue du polygraphe — seul d'entre les écrivains vivants — dans ses bibliothèques : cf. Pline l'Ancien, *N. H.*, VII, 115.

32. Cf. J. Carcopino, *op. cit.*, p. 498-499.

33. = *Sur les litanies divines*, où il exposait entre autres pourquoi l'on sacrifiait sur le Parnasse à Bacchus aussi bien qu'à Apollon et où il assimilait les Muses aux « divinités nouvelles » dites *Nouensiles* : cf. H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, I : *L'époque républicaine*, Paris, 1952, p. 307.

les *Antiquités divines* s'intègrent dans un ample mouvement de rénovation cultuelle qui allait donner naissance plus tard, sous Auguste, à toute une littérature d'orientation patriotique et religieuse.

Pourtant le bien-fondé du schéma interprétatif qui vient d'être élaboré a fait l'objet d'une contestation radicale de la part de H. D. Jocelyn[34]. Sans doute celui-ci admet-il l'existence d'un rapport de cause à effet entre un succès militaire majeur de l'*Vrbs* et le recouvrement par Varron de sa liberté d'écrivain. Mais là où le divorce éclate avec les commentateurs qui l'ont précédé, c'est sur l'identification du fait d'armes romain. D'entrée, le savant anglais récuse la supposition pharsalienne. A ses yeux la pusillanimité du Réatin au début du conflit qui opposait Pompéiens et Césariens[35], puis son engagement ferme dans le parti des vaincus interdisaient pour ainsi dire toute exaltation de la victoire finale de l'Énéade en Thessalie. En revanche la soumission de l'Orient réalisée par Pompée conséquemment à ses campagnes d'Asie et de Syrie et qui valut à ce dernier les honneurs du triomphe en 61 représenterait pour Varron un tournant décisif de sa vie officielle : après les efforts et les peines dépensés en vue du bien public s'ouvrait désormais devant lui une longue période de « loisir studieux » dont il aurait passé le plus clair à mettre au point les *Antiquités humaines et divines*[36].

Le second argument avancé par Jocelyn en faveur d'une datation haute de ce monument de la science varronienne se fonde sur une transposition paradigmatique du double éloge de la *pietas* d'Énée et de L. Caecilius Metellus — tel qu'il figure dans un passage où le théologien romain se propose de ramener ses compatriotes à une plus stricte observance de leurs devoirs envers les dieux :

> *se timere ne pereant* (sc. *dei*), *non incursu hostili, sed ciuium neglegentia, de qua illos uelut ruina liberari a se* (*dicit*) *et in memoria bonorum per eius modi libros recondi atque seruari utiliore cura, quam Metellus de incendio sacra Vestalia et Aeneas de Troiano excidio penates liberasse praedicatur*[37].

34. Dans un mémoire de diffusion récente — *Varro's Antiquitates rerum diuinarum and religious affairs in the late Roman Republic*, in *B. R. L.*, LXV, 1982, p. 148-205 — et dont les conclusions dangereusement novatrices nous ont communiqué l'impulsion de notre propre enquête.

35. On se souvient avec quelle ironie mordante César (*B. C.*, II, 17-21) décrit les tergiversations du légat propréteur de l'*Hispania ulterior* — personnage par ailleurs honnête et compétent — qui, devant la menace d'une catastrophe inéluctable, *se quoque ad motus Fortunae mouere coepit* (= se mit également à pencher du côté où penchait la Fortune) et jugea prudent de remettre sa province intacte au vainqueur : cf. A. Haury, *Ce brave Varron* (César, *B. C.*, II, 17-21), in *Mélanges J. Carcopino*, Paris, 1966, p. 507-513.

36. Alléguant la dénomination générale de *libri Antiquitatum* donnée à l'ouvrage par Varron lui-même en *L. L.*, VI, 13 et 18, H. D. Jocelyn (*op. cit.*, p. 184, n. 210) considère les 41 livres (25 de *Res humanae* et 16 de *Res diuinae*) qui le composent comme un tout organiquement cohérent.

37. Varron, *R. D.*, I, frg. 2 a, éd. B. Cardauns = Augustin, *C. D.*, VI, 2 : « il éprouve la

Dans ce jeu subtil des miroirs de l'histoire ou de la légende les *exempla* de référence — celui du héros fondateur de la famille des *Iulii* sauvant les Pénates de Troie comme celui du consul de 251 et de 247 qui avait, lors de l'incendie du sanctuaire de Vesta, réussi à préserver le Palladium — désigneraient symboliquement, l'un Jules César, l'autre Q. Caecilius Metellus Scipio, beau-père et héritier politique du Grand Pompée[38]. Or l'encensement, dans les années quarante, d'un personnage aussi imbu d'anti-césarisme que Métellus Scipion se révèle rigoureusement incompatible avec la résolution prise par Varron, à la même époque, de rejoindre le camp du vainqueur de 48. Force serait alors de repousser la date présumée de parution des *Antiquitates* jusqu'au milieu des années cinquante — où le Réatin, qui avait bien mérité de la patrie grâce notamment à sa participation active à la guerre contre les pirates en 67 et aussi à son gouvernement de la province d'Asie vers 66/65 avant J.-C., menait désormais, dans le cadre rustique de ses domaines sabins, une existence délibérément tranquille et laborieuse. L'inanité de cette « démonstration » tient d'abord au caractère parfaitement arbitraire de la substitution à l'aïeul éponyme des Metelli de son lointain descendant ; elle s'explique ensuite par la mésestimation de l'attente avide, dans laquelle se trouvait Varron au sortir de la guerre civile, d'un chef charismatique qui sût promouvoir la nécessaire restauration des institutions sacrées de Rome. La publication des *Res diuinae* en 47 n'est donc nullement intempestive : pourvu depuis 49 d'un *imperium* illimité qui venait s'ajouter à son sacerdoce suprême, le dédicataire de l'œuvre disposait à l'évidence des moyens légaux pour accomplir cette réforme des croyances et des rites que le Réatin appelait de ses vœux.

L'ultime objection soulevée par l'universitaire d'Outre-Manche porte sur une prétendue inadéquation des *RD* — œuvre d'érudition pure plutôt que guide pratique de théologie romaine — à la politique religieuse de César après Pharsale. Il récapitule ainsi certains sujets abordés par Varron au fil des pages : les pérégrinations d'Énée depuis

crainte de voir les dieux périr non par une attaque du dehors, mais par l'incurie des citoyens. C'est à ce désastre qu'il voulait les soustraire, pour leur assurer grâce à cet ouvrage une place durable dans la mémoire des honnêtes gens : service plus utile encore que celui de Métellus arrachant les objets sacrés de Vesta à l'incendie, ou d'Énée soustrayant les Pénates au désastre de Troie » (trad. J. Perret). Ces lignes confirment donc que le but recherché par Varron dans les *Antiquités divines* est bien de remédier avec efficience au déclin des cultes romains — imputable, selon lui, à la légèreté de ses contemporains. Peut-être même a-t-il songé à cautionner théologiquement la politique de réorganisation religieuse entamée par César. Sur la ferveur qui anime le geste de Lucius Caecilius Metellus à l'occasion de l'embrasement du temple de Vesta en 241 avant J.-C., cf. O. Leuze, *Metellus caecatus*, dans *Philologus*, 64, 1905, p. 95-115.

38. Après la mort de son gendre en Égypte, le 16 août 48, il se réfugia à Utique, où il constitua une sorte de gouvernement romain en exil. Défait par César à Thapsus en 46, il préféra se suicider plutôt que d'implorer la clémence de son adversaire : cf. R. Syme, *La révolution romaine* (traduit de l'anglais par R. Stuveras), Paris, 1967, p. 58.

la chute de Troie jusqu'à son arrivée dans le Latium [39], le foudroiement miraculeux de l'augure Lucius Scipion [40], l'acquisition des Livres Sibyllins par Tarquin le Superbe [41] et la reconstitution du recueil capitolin des oracles à la suite de l'incendie de 83 [42], l'établissement de la forme ancienne du mot *ara* [43], la promesse d'un sanctuaire à Saturne par Tarquin le Superbe et la consécration de l'édifice par T. Larcius [44], l'accroissement graduel du panthéon romain [45] et le rejet des cultes alexandrins [46], l'érection à Rome des premiers temples et des premières statues divines sous Tarquin l'Ancien [47], le délire prophétique du dieu-roi Faunus [48] et la chasteté mémorable de sa fille Fauna [49], l'hospitalité accordée par l'antique divinité Sancus au souverain Titus Tatius [50], le conte relatif à la belle nuit herculéenne de la courtisane Larentina [51] ou encore les circonstances mystérieuses qui entourent la conception du héros Branchos aussi bien que l'éveil de ses facultés divinatoires [52] — toutes informations religieuses dont l'intérêt pour

39. Cf. Varron, *R. D.*, II, frg. 122 et 123, éd. A. G. Condemi = Servius, *Ad Aen.*, I, 382 et III, 256. A noter que B. Cardauns, *M. Terentius Varro, Antiquitates rerum diuinarum, Teil I : Die Fragmente*, Wiesbaden, 1976, p. 40, exclut ses fragments des *R. D.* et les rattache aux *R. H.*

40. Cf. Varron, *R. D.*, III, frg. 53, éd. B. Cardauns = Nonius, p. 334, l. 29, éd. W. M. Lindsay. D'après les *Fasti augurales*, L. Cornelius Scipio Asiagenus avait été consul en 83 avant J.-C. et augure en 88.

41. Cf. Varron, *R. D.*, IV, frg. 56 c, éd. Cardauns = Servius, *Ad Aen.*, VI, 36. Concernant la spécificité de la version varronienne du récit, cf. J. Gagé, *Apollon Romain : Essai sur le culte d'Apollon et le développement du « ritus Graecus » à Rome, des origines à Auguste*, Paris, 1955, p. 27 sqq.

42. Cf. Varron, *R. D.*, IV, frg. 60, éd. B. Cardauns = Denys d'Halicarnasse, IV, 62, 5-6.

43. En l'occurrence *asa*, avant le rhotacisme : cf. Varron, *R. D.*, V, frg. 66, éd. B. Cardauns = Servius, *Ad Aen.*, IV, 219.

44. Cf. Varron, *R. D.*, VI, frg. 73, éd. B. Cardauns = Macrobe, *S.*, I, 8, 1. Le compte rendu par Denys d'Halicarnasse, VI, 1, 4, de la fondation de ce temple concorde, dans l'ensemble, avec celui du Réatin.

45. Particulièrement grâce à l'adjonction, par les rois sabins et étrusques de Rome, de divinités nouvelles : cf. Varron, *R. D.*, I, frg. 36 à 40, éd. B. Cardauns.

46. Cf. *R. D.*, I, frg. 46 a et 46 b, éd. B. Cardauns, où Varron évoque la destruction, ordonnée en 59 par le Sénat, des autels d'Isis, de Sérapis, d'Harpocrate et d'Anubis sur le Capitole.

47. Avec en contre-point un tableau idyllique de la pauvreté de la religion romaine au temps de Numa : cf. Varron, *R. D.*, I, frg. 38, éd. B. Cardauns = Tertullien, *Apol.*, 25, 12.

48. Cf. *R. D.*, XV, frg. 217, éd. B. Cardauns = Tertullien, *Nat.*, II, 9, 21. Sur la relation posée par Varron entre vaticination et folie on consultera *L. L.*, VI, 52.

49. Cf. Varron, *R. D.*, XV, frg. 218, éd. B. Cardauns = Macrobe, *S.*, I, 12, 27.

50. Cf. Varron, *R. D.*, XV, frg. 219, éd. B. Cardauns = Tertullien, *Nat.*, II, 9, 23.

51. Cf. *R. D.*, XV, frg. 220 a, éd. B. Cardauns = Augustin, *C. D.*, VI, 7. Il apparaît donc que, pour Varron, Larentina est une prostituée qu'Hercule gagna aux dés contre son sacristain et qui, après avoir épousé un certain Tarutius, légua sa fortune par testament au peuple romain, à charge pour lui de célébrer les *Larentinae* annuelles (cf. en outre *L. L.*, VI, 23).

52. Cf. *R. D.*, XVI, frg. 252, éd. B. Cardauns = Lactantius Placidus, *In Stat. Theb.*, VIII, 198. Varron y raconte, sous forme d'appendice à un développement sur *Apollo = Sol*, les aventures de ce fils d'un habitant de Delphes nommé Smicros qui s'était installé à Milet et marié dans le pays : avant sa naissance, une vision était apparue à sa mère, qui avait cru voir le soleil descendre dans sa propre bouche, lui passer à travers tout le corps et ressortir par son ventre ; l'enfant qu'elle mit au monde fut appelé Branchos, c'est-à-dire « bronche » parce que c'est par les bronches que sa mère avait senti le soleil descendre en elle : un jour qu'il gardait les troupeaux dans la montagne, le jeune garçon qui était très beau, fut aimé par Apollon ; il éleva un autel à Apollon Amical, et, inspiré par le dieu qui lui envoya le don de divination, il fonda un oracle à Didyme, au sud de Milet.

un magistrat préposé à l'administration générale des affaires divines lui semble mince. C'est ignorer ou feindre d'ignorer complètement que le *Pontifex Maximus* Jules César — qui assumait parallèlement les plus hautes responsabilités temporelles de l'État — ne se contenta pas d'arrêter les grands choix cultuels du nouveau régime ni de s'acheminer lui-même vers une sorte de divinisation ; plus modestement, plus concrètement, ses compétences s'étendaient aussi, et en priorité, à l'enrichissement de la science théologique dont il était le dépositaire. A cet égard les *Antiquités divines* constituaient un recueil très précieux de jurisprudence sacrée où il viendrait puiser, en fonction des besoins du moment, une documentation abondante et éclairante.

Tous les éléments sont à présent réunis pour nous permettre de mieux cerner l'environnement politique et intellectuel qui a suscité la genèse des *Antiquitates rerum diuinarum*. Manifestement ce dictionnaire raisonné de théologie romaine est issu d'une prise de conscience aiguë, de la part de Varron, que la véritable menace qui pèse sur la religion publique, c'est l'insouciance, la négligence de ceux qui, même oublieux, n'en demeurent pas moins ses fidèles — d'où l'importance qu'il y a, pour lui, à réhabiliter les rites ancestraux et surtout à rendre aux Romains le goût et l'exercice des obligations qu'ils ont en permanence vis-à-vis de leurs dieux. Il s'avère donc que l'ambition avouée du Réatin a été de jeter les bases d'une réactivation globale de la piété de ses compatriotes, d'opérer un sauvetage quasi archéologique [53] de toute la tradition liturgique nationale en exhumant des usages religieux du passé le plus reculé, en les expliquant par le recours à la méthode étymologique, en soulignant enfin leur originalité propre. Et ce n'est certainement pas d'une manière fortuite ni sans un déchirement au cœur qu'il renonça à ses engagements pompéiens pour s'adresser, dans les semaines qui suivirent Pharsale, à Jules César comme à l'homme fort et respecté du moment qui saurait seul traduire dans les faits la révision cultuelle qu'il avait préconisée.

53. L'emploi de ce qualificatif n'est pas indifférent : on sait en effet que c'est par le mot grec ἀρχαιολογίαι que Denys d'Halicarnasse, I, 14, 1 et II, 21, 2 transcrit le titre varronien d'*Antiquitates*.